

L'incomprise

Manon Cusson

Volume 20, numéro 1-2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039402ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039402ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cusson, M. (2008). L'incomprise. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 20(1-2), 153–158. <https://doi.org/10.7202/039402ar>

L'incomprise*

Je me promenais dans les rues presque désertes un soir d'été. Je flânais nonchalamment en jetant de temps à autre un coup d'œil distrait aux vitrines des magasins. Et puis, sans prévenir, c'est là que je la vis: les yeux plissés, peut-être dus au soleil couchant qui lui renvoyait ses rayons en plein visage, les cheveux ternes, d'un noir corbeau à rendre jalouses toutes les sorcières de Salem, et les vêtements souillés et déchirés. C'était elle, j'en étais sûre. Tant d'années séparaient notre dernière rencontre. Mes souvenirs de jeunesse refaisaient surface, nous avions dû nous apprivoiser l'une l'autre; moi étant plutôt timide et elle extrovertie, elle pouvait tenir d'interminables palabres avec quiconque voulait bien l'entendre. J'étais son antithèse, son opposée, son paradoxe, telles deux pièces de puzzle. Nous nous complétions à merveille. Chaque jour, nous nous montions d'incontournables spectacles n'ayant comme public que nos poupées au visage barbouillé de feutre qui admiraient la scène, la tête parfois sur le côté, ou encore dans le dos. Nos promenades quotidiennes vers l'école étaient sources de rêverie. Nous inventions des fables à faire rêver les Lafontaine et les Grimm. Chaque menu détail était prétexte à la poésie. Une simple branche tombée au sol devenait le thème principal de notre conte. Que d'heures passées à nous inventer des histoires de prince charmant, à tenter de deviner qui viendrait nous libérer là-haut, dans notre tour! Le maquillage et la coiffure n'avaient plus de secrets pour nous, nous passions des heures à nous couvrir le visage de rouge, de bleu, de rose. Les couleurs de l'arc-en-ciel y passaient au grand complet. Les tourne-disques jouaient des airs de rock sur lesquels nous tentions de répéter les paroles de nos idoles, dans un anglais qui nous semblait parfait, mais qui en réalité n'était qu'un charabia de sons anglo-saxons mal prononcés. Les poupées

* Une première version de cette nouvelle a été publiée dans *Le réveil* (vol. 48, n° 1 (octobre 2008), p. 4-5).

qui n'avaient maintenant plus leur place dans cet univers d'adulation faisaient place aux chanteurs, aux musiciens, aux acteurs qui dorénavant nous dictaient notre conduite, au grand dam de nos parents qui ne pouvaient s'expliquer ce changement si radical. De petites marguerites inoffensives que nous étions, nous avions pris la forme de roses aux épines drues, que même nos géniteurs arrivaient à toucher sans s'y piquer. Nous seules arrivions à nous comprendre; elle était moi et j'étais elle. On nous disait de bien nous tenir, de faire des choix sensés, en fonction de nos besoins, de ne pas prendre de décisions par rapport à l'autre, mais c'était plus fort que nous, nous ne pouvions concevoir nous éloigner l'une de l'autre, c'était contre nature, contre sa nature. N'écoutant que ma raison, un jour, je lui annonçai, que je prenais le chemin vers Montréal, seule, sans elle. J'entrais à l'université. J'avais des rêves, propres à moi, le désir de devenir quelqu'un, le désir de ne plus être deux, mais une seule personne. Je ne l'abandonnais pas, je me réalisais tout simplement. Dès l'instant où je lui fis part de mon désir jubilatoire, je vis son visage s'assombrir, ses mains se raidir, ses griffes s'acérer, sa peau devenir grise, ses lèvres se bleuter, son thorax se gonfler. TRAHISON fut ses mots. Je la trahissais... Troublée, je ne savais que répondre à ses accusations, je n'étais ni une traîtresse, ni une hypocrite, mon amitié pour elle avait toujours été d'une sincérité irréprochable. Était-ce de la jalousie, de l'incompréhension? Les images déroulaient dans ma tête tel un train à haute vitesse qui cherche à rattraper le temps perdu entre deux gares. Je nous revoyais bavarder, tout nous raconter dans les moindres détails: nos bonheurs, nos malheurs, nos inquiétudes, nos amours. Nous étions des complices depuis si longtemps, je ne comprenais pas sa hargne. Comment pouvait-elle m'accuser de trahison, moi qui avais toujours été son ombre, son écho? Elle parlait, je l'écoutais, je la croyais.

Depuis cette révélation inopinée, ses sentiments avaient changé envers moi. Elle me regardait de haut, comme si j'étais une bâtarde, une va-nu-pieds, du moins c'est l'impression qu'elle renvoyait sur moi. Toutes ces belles années d'amitié réduites en cendre, l'instant d'une confidence; mieux aurait été mon châtiment si je m'étais confessée d'un crime outrageux. Je ne lui signalais qu'un petit éloignement, le temps de parfaire mon éducation, il ne s'agissait nullement d'un abandon. Dans les jours qui suivirent mon aveu, je la sentis prendre

ses distances, se refermer sur elle-même telle une huître. Mes nombreuses tentatives de réconciliation furent vaines. Réconciliation? Pour qu'il y ait réconciliation ne faut-il pas qu'il y ait eu incompréhension? Il y avait eu désapprobation certes, mais elle était à sens unique. J'avais beau redoubler d'efforts pour lui expliquer les raisons qui m'avaient poussée à prendre la décision de me forger un avenir enviable; elle n'y voyait qu'abandon et rejet. Son avenir, elle le voyait comme elle avait vécu son enfance, c'est-à-dire à nous côtoyer quotidiennement. Je sus, à ce moment, que je venais de mettre fin à ses rêves, des rêves qu'elle avait formulés pour nous deux, sans que je puisse les approuver. De toute façon, avais-je vraiment eu droit à mes opinions au court de notre longue relation qui s'échelonnait de la plus tendre enfance jusqu'à maintenant? J'étais son bras droit, son assistante. Elle décidait et j'exécutais. Elle était le maître et moi l'esclave. Avais-je une opinion? Je ne saurais dire, je n'avais jamais vraiment pu l'exprimer, alors à quoi bon en avoir une? Cette soudaine décision de m'éloigner d'elle l'avait prise par surprise, elle qui croyait avoir une emprise absolue sur moi. Peut-être aurais-je dû user de plus de tact lors de ma révélation, mais à quoi bon? Qu'est-ce que cela aurait changé? Sa réaction désabusée aurait sans doute été la même. Je tentai par tous les moyens de lui faire comprendre qu'elle pouvait prendre la même direction que la mienne, mais en vain. Son idée était faite, elle ne m'adresserait plus la parole de la même façon.

Le temps venu, je laissai tout derrière moi pour poursuivre ma conquête, mon désir d'émancipation. Mes souvenirs, je les rangeais bien loin dans ma mémoire, laissant maintenant toute la place à mes nouveaux apprentissages, à ma nouvelle réalité. Je quittais mon patelin pour la grande ville. Je n'abandonnais pas mon passé, je le mettais en veilleuse pour quelques années. Ma vie était toujours dans ma campagne natale, seulement mes besoins momentanés me guidaient vers la ville, cette ville même où les regards des individus se fuient à la seule vue d'étrangers. Je ne croyais pas les ouï-dire des villageois qui se vantaient de bien connaître la ville, eux qui n'avaient jamais voyagé à plus de 20 kilomètres en dehors des limites du comté. Ils parlaient d'individualisme, de chacun-pour-soi, de solitude. Qu'en savaient-ils au fait? Je riais à les entendre raconter toutes sortes d'histoires sur les mauvaises fréquentations qu'on y faisait, sur le multiculturalisme envahissant, sur les bruits et

les senteurs nauséabondes. J'allais, moi, aller à la grande ville et peu importait ce que les gens racontaient, je me ferais bien une opinion sur le sujet moi-même. Confortablement installée, enfin, avec les maigres revenus que j'avais, on peut dire que j'étais confortablement installée, dans mon petit trois-pièces et demi, froid en hiver, je me voyais changer le monde, le sauver. C'est bien ce qu'on nous apprend dans les universités, non? On nous fait prendre conscience de notre rôle dans la société, nous sommes les cerveaux de la population. C'est donc avec cet esprit de fierté que de temps à autre je rentrais au bercail. Elle était toujours là, elle n'avait pas bougé, ou n'avait pas osé bouger de crainte d'être absente lors d'un de mes sporadiques retours. Sans prévenir, je tentais de la surprendre, en me présentant à elle comme le Sauveur, celle qui la sortirait de son marasme. Sa maigreur faisait peur à voir, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Son sourire jadis éclatant qui laissait entrevoir ses dents parfaitement alignées faisait maintenant faire la moue à sa bouche. Elle n'existait plus, elle survivait. Mes allers-retours entre la grande ville et la campagne ne faisaient que me confirmer ce que les sages du village disaient à propos des gens et des coutumes de la ville. J'avais bien souri à quelques reprises aux passants, en espérant un signe de la tête en retour, mais chaque fois, je me butais à un visage fermé, plein d'inquiétudes. Contrairement à ce que les vieux du village pensaient, les gens ne vivaient pas volontairement dans l'égoïsme, la société les y en avait contraints. C'était la crainte des autres qui poussaient les citadins à se replier sur eux-mêmes. Personne dans cette grande ville n'avait la prétention d'avoir la capacité de se priver de contacts humains, sauf que la retenue était devenue monnaie courante par peur de l'inconnu.

À mon retour de la ville, durant les vacances d'été, je la trouvais complètement transformée, elle souriait à nouveau, ne me souriait pas, mais souriait quand même. Bavarde, comme elle l'avait toujours été, elle se vantait d'être nouvellement fiancée au plus beau jeune homme du village, le beau Charles. Elle se pavanait partout et racontait son histoire d'amour à quiconque voulait bien l'entendre. Quelques années plus tôt, j'aurais été sa principale confidente, la première personne à être témoin de son bonheur. Cette profonde amitié me manquait terriblement, mais elle ne semblait guère s'en préoccuper maintenant, puisque seul son Charles comptait. De toute façon, j'étais heureuse, j'allais

bientôt obtenir mon diplôme et revenir m'installer dans ma bourgade.

Les années passèrent. Moi, la carriériste que j'étais devenue, je la regardais s'épanouir avec empathie. Sa vie maritale, avec son beau Charles la comblait de bonheur jusqu'au jour où le malheur frappa de nouveau à sa porte: son tendre époux l'abandonnait pour une autre qui lui donnerait un enfant. Elle avait appris son infertilité, à son grand désarroi, quelques semaines seulement après avoir convolé en justes noces. Encore une fois, elle se sentait rejetée, mise de côté, laissée à elle-même. Sa rage ne fit qu'augmenter. Elle en voulait à tous, elle en voulait à la vie, elle s'en voulait de ne pas parvenir à surmonter la moindre difficulté, le moindre échec, le moindre rejet. Je tentai à nouveau de m'approprier son amour, mais elle me repoussa de plus belle. Malgré un retour définitif, après trois années passées à la ville, je n'avais toujours pas réussi à l'attirer à nouveau vers moi. Je ne comprenais pas son amertume. Nous avions été tellement complices dans le temps. Il n'était pas possible qu'un simple éloignement temporaire puisse être à l'origine d'autant de ressentiment. Il y avait plus, pourquoi n'y avais-je pas songé plus tôt? Ça ne pouvait être le résultat unique d'un sentiment d'abandon, quelque chose de plus profondément enfoui en elle la perturbait, je me devais de le découvrir.

Les semaines suivant son deuxième abandon furent éprouvantes pour elle, sa façon de se vêtir avait changé, elle n'adressait plus la parole à personne, on aurait dit qu'elle s'abandonnait elle-même. Puis un jour, elle disparut. Des recherches furent entreprises afin de la retrouver, tous la croyaient morte. Les sages du village disaient qu'elle devait sûrement être partie vers la ville, là où les gens, croyaient-ils, n'ont pas d'âme, où ils errent sans se préoccuper du sort des autres.

Sans nouvelles d'elle depuis bien longtemps, je décidai de prendre mes pénates et de me diriger vers la ville, là où jadis on m'avait convaincue que mon cerveau valait plus que celui de bien des plébéiens réunis. Je fuis ce village aux souvenirs d'enfance heureux et malheureux à la fois, et me dirigeai vers cet univers d'égoïsme, selon les dires. C'était en me promenant par un soir d'été, dans les rues désertes de la ville, que je la vis, là, assise par terre, le dos appuyé contre une vitrine de magasin,

la main tendue vers les passants. Elle avait vieilli, son teint d'un gris que je ne lui connaissais pas donnait l'impression qu'elle portait un masque; le masque de la honte. Malgré son étonnante transformation, je me voyais en elle, nous n'étions toujours qu'une. Je revis dans ma tête, toute la fierté que nous procurions à nos parents lorsqu'ils nous vêtaient et nous coiffaient de façon identique afin que nous soyons le parfait miroir l'une de l'autre. Ils s'enorgueillissaient devant les passants qui louangeaient notre joli minois. Ce fut en revoyant toute notre jeunesse que je compris finalement ce qui l'avait atteinte, tel un coup de poignard dans le cœur, lorsque je lui avais annoncé mon départ. J'allais devenir quelqu'un et elle pas. Bien qu'elle eut été la plus éloquente des deux, semblé la plus forte aux yeux de tous, par cette déclaration, je la condamnais à affirmer son infériorité et elle ne pouvait le supporter. Inconsciemment, sa domination sur moi avait eu comme conséquence un réveil inopiné, qui allait changer le cours de ma vie.

Je reculai de quelques pas, me tournai feignant de chercher quelque chose au fond de mon sac à main. Je m'éloignai tranquillement et je ne relevai la tête qu'une fois suffisamment loin pour que ma mémoire ait effacé les traits étirés et la peau grisâtre de celle que je venais de rencontrer.

Manon Cusson